



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

| | | |
|-------------------------|-----------|--------|
| | Six mois. | Un an. |
| Lyon et le Rhône..... | 6 fr. | 12 fr. |
| Autres Départements.... | 8 fr. | 15 fr. |
| Etranger, port en sus. | | |

DIRECTION ET RÉDACTION

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 71

BOITE POUR LA CORRESPONDANCE

LE VOYAGE A LYON

DU

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

raconté par GUIGNOL

Eh ben, les gones, l'avez-vous ben arreluqué, c'tte fois, çui-là que n'esse le parmier arreprésentant de note Republique et que doit z'être jusqu'en l'an oquetante note pepa à toussé ?

Ben sûr, pisque c'est lui que n'esse sargé de deriger note usine nationable et qu'y doit tout connaître, y devait manquement faire de visite à Lyon que n'esse la pus chenuse des villes de France et même de toutes les Uropes.

En bonne varité, qué donc qui n'aura vu çui-là que connaît pas Lyon ? Où donc qu'y n'appinchera un gone taillé comme l'Homme de la Roche et une estatue comme le Cheval de bronze ? Qu'on me trove donc une bâtisse comme la maison Brunet ? Et la grosse cloche de Saint-Jean, tâche moillien que n'y en aye comme ça à Paris ! Pis encore la Condition des soies, le balancier du grand reloge de la Maison-de-Ville ; les lions du pont de la Feuillée, les bêtes de la rue de l'Enfant que pisse ; la rue Corche-Bœuf oùsque ce pauve Vuillerme detrancannait de si canantes gandoises ; la maison des merdillons et celle des quate-voleurs ; la maison Tholozan ; la fontaine des Trois-Cornets ; le grand cocodrille de l'Hôtel-Dieu ; la Ficelle ; enfin un tas de monuments comme on n'en voit de nulle part d'z'insemblables !

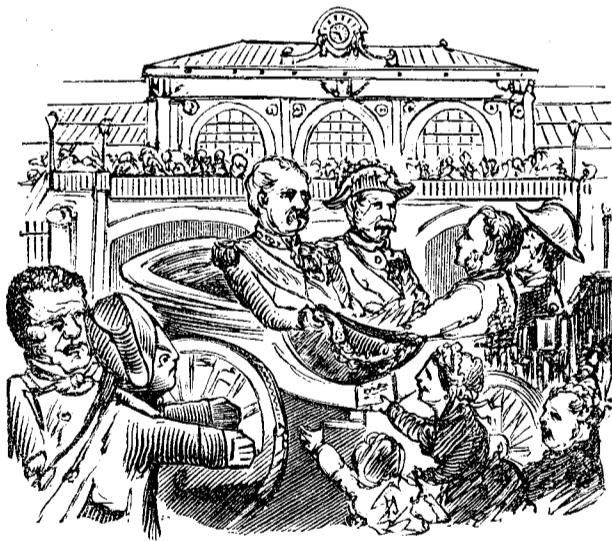
Mais c'est pas selement pour vitrer tout ça que M'sieu Mac-Mahon s'est z'amené à Lyon. Ça qu'y voulait voir surtout, c'était les Yonnais que sont de mamis un peu malins et agriables n'en plein, sans me compter, vu que je marche le parmier en tête à cause de mes lumières espéciales en canuserie et en bajafflerie jornalistique.

Donc, samedi darnier, note m'sieu le parsident n'esse arrivé chez nous sus le coup de deux heures. Gn'avait de sordats mirlitaires que fesient la haie, comme y disent. Les maisons n'avient de drapeaux. Les canons de Saint-Tire-le-nez fesient de petarades en magnière d'z'impolitesse et de rejouissance.

A la gare, le parsident n'a z'été reçu par m'sieu le parfait, à cause qu'y n'est z'aussi le maire de Lyon, bien que... — enfin suffit ; on sait là-dessus ça que je me pense. Alorsse le parfait n'a présenté z'au marechal nos conseyers murnicipaux, et le parsident du conseil, M'sieu Gare-l'eau, n'a fait de dissecours oùsqu'y disait comme ça que la ville de

Lyon était dans la joie de la satisfasson en voyant viendre chez elle le patron de la grande fabrique gouvernementable des Français. M'sieu Mac-Mahon, que n'esse pas grand japillard vu qu'y n'est dans l'état mirlitaire et non dans l'avocasserie, a répondu en quéques mots d'arremerciement. Puis y n'a grim-potté dans une carlèche, et, fouette cocher, en route pour les Terreaux et la Croix-Rousse !

Oh ! là, là, z'enfants, gn'en avait-y du monde sus les places et dans les rues — tout ça qu'y gn'a de Yonnais, quoi ! — sans compter ceusse de la campagne, de Brindas et de Venissieux, qu'étaient venus à l'esqueprès ! Et tout un chacun, quand passait le parsident, ôtait sa casquette ou sa boîte à cornes pour faire de salutances, et criait à n'en faire peter les vitres : Vive la Republique ! Vive la Republique ! C'est aussi ça que n'avient parmièremment crié z'à la gare nos conseyers murnicipaux.

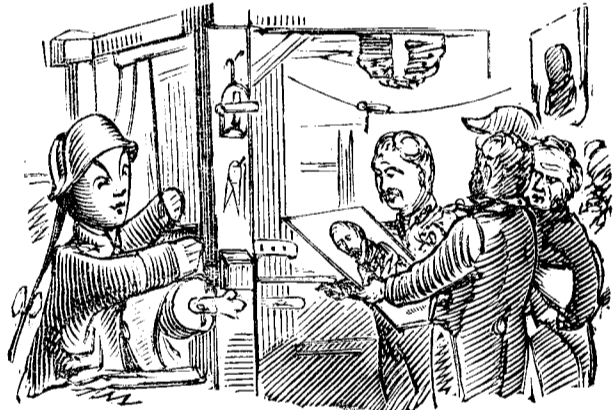


Moi, je me sis dépèché de m'escanner du côté de la Croix-Rousse, pace que je voulais me trover avant le marechal à l'ateyer du pepa Carquillat oùsque je travaye de fois qu'y gn'a. J'ai si ben demélé mes fumerons que je sis t'arrivé z'à temps ; faut dire aussi que je m'étais fait chiner par la ficelle au lieu d'arraper la Grand'Côte.

Velà donc le parsident que s'amène à l'ateyer du temps que je n'étais déjà sus ma banquette après faire aller mon méquier. Le pepa Carquillat, que n'esse un malin dans la canuserie et que n'est pas cancorne pour tramer de façonnés, lui z'a t'offert son prope potrait, que nous n'avions chenusement tissé et qu'arresemblait au marechal comme deux gouttes de Beaujolais, même qu'y lui manquait pas une seule décollation.

Quant z'à moi, je n'ai montré z'au parsident

comment qu'on s'y prenait pour sigroler le battant et passer la navette. Y n'a ben vu, par mon ézemple, que, pour faire de la bonne ovrage, y faut de bons ovriers, que soyent d'aplomb et qu'ayent autant d'aime que de conscience. Aussi, ben sûr, lui que n'esse dans l'impolitique, y prendra pus de bousilleurs comme les Buffet et les Broguelie que petafinaient attendant tout ça qui leur z'y était confié. Y lui faut, pour ovriers-menistres, de gones republicains que sachent faire de pièces tant bien ordies et tordues, avé de chaînes si bonnes et de remisses si propes, qu'y gn'ait pus qu'à passer la navette, sans avoir peur de crapauds, de pas faillis, d'zarballetes ni de groupures.

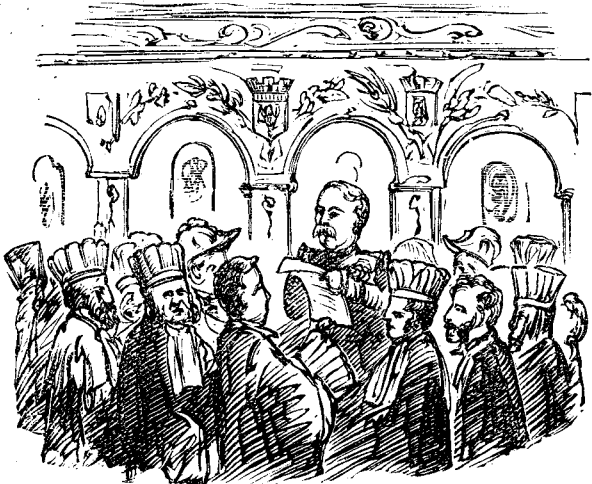


M'sieu Mac-Mahon n'a z'ensuite fait de visites dans pusieurs autes ateyers de note ville oùsqu'y n'a pu arreluquer tout en plein la fabrication yonnaise que n'esse la parmière du monde. Y n'a z'été chez M'sieu Duc, fabricant de velours, chez Messieurs Isaac et Dognin, fabricants de dentelles et chez M'sieu Gillet, teinturier.

Y n'est z'enfin rentré z'à la Maison-de-Ville pour arrecevoir les autorités et nos conseyers generaux et d'arrondissement. Mais ceusse-là ont pas vu le parsident pace qu'on leur z'a fait d'z'inconvenances en les fesant pas viendre à leur tour. C'esse-là z'une affaire si tellement brouillasseuse que les bourrons peuvent pas passer par les trous du peigne de ma comprenette ; mais faudra ben que nous en ayons l'explicance. Ben sûr que nos conseyers que nous ons t'élus pouvaient pas attendre comme de matrus peteux, quand y voyaient de gensses que sont moins qu'eusse entrer tout de go dans les salons de la Parfetture. C'est la cause pourquoi M'sieu Très-vert, que n'esse parsident du Conseil general, n'a fait de protestance oùsque tous les autes n'ont mis leurs noms avé leurs pataraphes. Eh ben, vrai, les frangins, si c'est ainsi qu'on traite nos conseyers, nous devons pas être contents ; c'est pas là de choses que soyent à faire.

Le soir, gn'a t'aeu z'à la Maison-de-Ville une boustifaille des plus sognées; gn'avait que de frigousses mimero un avé tout plein de truffes noires. Moi, j'aime pas tout ça, et, en fait de chicaoison, je préfère de pleines bassines de grattons, de crustandelles, de retailles de gigoï, de gras-double, de paquets de couenne et de béatilles. Pour dessert, parlez-moi des brioches de Bourgoin, des craquelins, des barquettes et des bugnes! Aussi, ça m'a pas fait de peine d'être pas à ce diner officiel que m'aurait fichu d'z'indigestions. Enfin, comme dit l'aute, des goûts et des couleurs faut pas dissecuter.

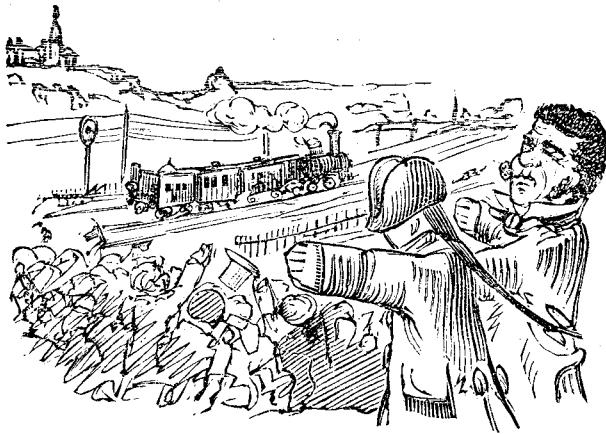
Le lendemain le parsident de la Republique n'esse allé de nouveau se lantibardanner z'en voiture dans note ville. Y n'a z'été voir la cathedrale de Saint-Jean, l'hôpital mirlitaire, l'Hôtel-Dieu et le palais du Commerce. C'est en ce dernier endroit que M'sieu Galline, parsident de note chambre de commerce, lui a debobiné un dissecours que n'était si canant que nous en ons tous été ébarliaudés! Le marechal a repondu en fesant de compliments à note industrie yonnaise; il a dit comme ça que, à la grande Esqueposition que doit se tiendre à Paris en sèpente-huit, nous apincherions pour le sûr toutes les parmieres merdailles. Ça prouve qu'y n'a ben vu que nous sons pas de borniclasses et qu'y sait ça que nous valons. Tention, les gones! Pisque y nous a fait de si canantes predisances, faut tâcher moilien de faire qu'y se soye pas trompé.



Le soir, M'sieu Mac-Mahon n'a z'été inspèqueter

le fort de Bron et le fort Lamothe, en passant par les Bretteaux et la Guyotière oùsqu'y n'a trové de cetolliens que l'ont salutancé z'aux cris des milliasses de fois repetés de: Vive la Republique!

Y devait z'ensuite revieudre à la Maison-de-Ville pour aller après à l'Emperrache prendre le train espécial que l'emmènerait loin de Lyon. Y gn'avait z'en rue de l'Hôtel-de-Ville et sus la place Bellecour un tas de monde que l'attendaient pour lui faire d'z'adieux; beaucoup de mamis, que n'aviont pu la veille quitter leur ovrage, étiont venus, pace que c'était dimanche. Eh ben, ceusse-là, y n'ont z'été attrapés en plein. Le parsident leur z'y a pilé du poivre. Y n'esse parti sans retourner à la Maison-de-Ville et sans passer par les endroits oùsqu'y n'était z'attendu par de gensses qu'aviont eu de confiance dans le porgramme officiel. Y z'ont ben voulu courir après le parsident; mais, je t'en fiche, y n'étiot pas encore au miyeu de la rue Borbon que déjà le train s'était escanné. C'est y pas tout de même demarcou-



rant pour ces pauvres gones que n'aviont z'attendu des heures durant pour rien arreluquer du tout?

Ainsi s'est tarminé le sejour dans note ville de m'sieu le parsident. Les citolliens Yonnais l'ont reçu arrespèquetucusement et ont prové combien y tienent aux estitutions republicaines qu'il est sargé de defendre. Ça vaut mieusse que de depenser des sèpente-cinq mille battants en fichant l'argent par les fenêtrés et du sable par les rues; nos conseyers municipaux ont donque droit à de ferlicitances pisqu'y n'ont z'aboulé que trente mille francs et nous ont fait faire de z'économies dont nous ons de besoin. Nous ons tous crié: Vive la Republique! et nous nous

sons t'ainsi un peu rattrapés du Quate-Sèpetembre oùsqu'y gn'a pas t'aeu de fête nationable. Beaucoup de Yonnais, en criant aussi: Vive l'amnistie! ont fait souviendre au parsident qu'y n'avait le droit de faire de grâces et que le mement n'était venu de s'ensarvir pour qu'y ait pus chez nous trace des discordes cirviles de ces darniers temps.

Quant aux réassionnaires et aux papelards bonaparteux ou clericaux que prétendent que nous ons manqué d'inducance et de cirvilité en criant: Vive la Republique devant le parsident de c'tte même Republique, faut pas s'occuper d'usse ni se faire de mauvais sanque pour ça qu'y bajafflent. Est-ce qu'y gueuleraient pas, usse: Vive la monarchie! s'y voyaient passer le monarce qu'y vodriot nous faire avaler?

Aussi, les t'amis, continuyons à dire tout ça que nous pensons. Tant pire pour ceusse à qui ça n'écorche les oreilles! Disez toussé comme moi, les frangins: Vive la Republique!

Jean GUIGNOL.



PANTINS ET FICELLES

ON DEMANDE LE COUPABLE!

Je n'aime pas les huissiers. Il y a longtemps que l'on a dit d'eux: ce sont d'honnêtes gens qui vivent de la misère des autres; mais les membres de cette honorable corporation ont eu, avec les gens de lettres en général et avec Alexandre Dumas en particulier, trop de relations suivies pour qu'ils n'aient pas le bon esprit de ne jamais trop se fâcher d'un échange de mauvais procédés.

COMME ON ÉCRIT L'HISTOIRE

ACTUALITÉ

La scène se passe au bureau de rédaction du journal parisien *l'Avant-garde du parti conservateur*, feuille bonapartiste et affichant des opinions cléricales.

M. Napoléon Ratapoil, rédacteur en chef, donne ses instructions à ses collaborateurs.

M. Ratapoil. — Rien de nouveau à Paris, rien à Versailles. Sénateurs et députés sont en vacances. La politique chôme. Avec quoi diable remplir les colonnes du journal?... Heureusement la province nous reste; c'est de la province que viennent aujourd'hui toutes les nouvelles intéressantes, à cause du voyage du président de la Rép... (se reprenant) du maréchal de Mac-Mahon, veux-je dire. (S'adressant à l'un de ses collaborateurs :) Monsieur Bienpensant, a-t-on reçu la lettre de notre correspondant de Lyon?

M. Bienpensant. — Oui, monsieur, la voici.

M. Ratapoil. — Bon. Lisez-la moi. Avant d'insérer, nous aurons peut-être quelques corrections à faire. Notre correspondant est un novice qui ne connaît pas encore l'art de présenter les faits de façon à en tirer le meilleur parti.

M. Bienpensant (lisant). — « Le maréchal de Mac-Mahon est arrivé samedi, à deux heures, à Lyon... »

M. Ratapoil. — Ajoutez: cette ville de désordre, ce repaire de la démagogie.

M. Bienpensant. — C'est fait... (reprenant sa lec-

ture.) « ... Il a été reçu à la gare par le préfet qui lui a présenté le conseil municipal venu à sa rencontre. »

M. Ratapoil. — Ajoutez: avec des sentiments hostiles à peine déguisés.

M. Bienpensant. — « ... Le président du Conseil a lu une allocution à laquelle a répondu le maréchal. »

M. Ratapoil. — Nous n'avons pas encore le texte du discours du président du Conseil municipal; mettez, s'il vous plaît, qu'il y était fait l'éloge des plus mauvaises passions, que l'armée et la religion y étaient insultées à chaque phrase.

M. Bienpensant. — Mais si; nous avons le texte du discours. Il est même conçu, je dois le reconnaître, en termes aussi mesurés que respectueux.

M. Ratapoil. — Mettez alors que cette allocution n'était qu'une ironie d'un bout à l'autre, et qu'elle a été débitée sur un ton hypocrite qui, du reste, n'a trompé personne... Vous le voyez, jeune homme, il y a toujours moyen d'arranger les choses... Continuez votre lecture.

M. Bienpensant. — « ... M. de Mac-Mahon, quittant la gare, est alors monté en voiture, aux cris de: Vive la République! poussés par les conseillers municipaux. »

M. Ratapoil. — Ajoutez qu'ils ont crié: Vive la Commune!

M. Bienpensant. — « ... Une foule immense et en habits de fête attendait le maréchal aux abords de la gare et dans toutes les rues où devait passer le cortège. »

M. Ratapoil. — Après « foule immense », écrivez:

« composée de gens à figure patibulaire, tels qu'on en voit surgir aux plus mauvais jours. »...

M. Bienpensant. — « ... Partout ont retenti des acclamations et des cris par lesquels... »

M. Ratapoil. — Quel style! « Des acclamations, des cris par lesquels... » Est-il bête ce correspondant! Biffez moi ça, Bienpensant, et mettez à la place « des hurlements sinistres, de menaçantes provocations. »

M. Bienpensant. — « ... Toutes les fenêtrés étaient pavoisées de drapeaux aux couleurs nationales... »

M. Ratapoil. — Rectifiez ainsi: A chaque fenêtré on voyait flotter le drapeau rouge de l'insurrection.

M. Bienpensant. — « ... A la Croix-Rousse, où s'est rendu le maréchal, on a vu les ouvriers... »

M. Ratapoil. — Mettez les voraces. C'est un mot qui fait toujours de l'effet.

La scène continue ainsi, M. Bienpensant lisant le compte-rendu du séjour à Lyon du président de la République, et M. Ratapoil faisant faire les corrections qui lui paraissent utiles.

C'est ainsi que *l'Avant-garde du parti conservateur* raconte les dangers multiples que M. de Mac-Mahon a affrontés courageusement et auxquels il a échappé comme par miracle, tant à la Croix-Rousse qu'à la Guillotière.

Bien entendu, la feuille, dévouée au parti dont M. Rouher est le directeur et dont l'aimable Greffier était l'ornement, fait connaître à ses lecteurs comme quoi nos conseillers généraux et nos conseillers d'arrondissement ont refusé, en termes insolents, de rendre visite au maréchal-président, malgré les plus vives instances et les plus pressantes sollicitations à eux adressées.

Donc, je n'aime guère les huissiers. Pourtant, il y a huissiers et huissiers; il y a ceux qui font pester leurs concitoyens et ceux qui les font rire. Les premiers rédigeant des protêts bien corsés; les autres s'amusent à faire des farces que ne désavoueraient pas les plus réputés parmi les fumistes.

Au nombre de ces derniers sont les huissiers des préfectures. On m'a raconté que ces aimables citoyens, lorsqu'ils invitent quelqu'un à dîner pour six heures, sèment sur le chemin de leur hôte une foule de chausse-trappes. Celui-ci ne peut faire un pas dans la rue, sans être accosté par des raseurs qui s'accrochent aux boutons de son habit. Lorsqu'il parvient au seuil de la maison hospitalière, il doit parlementer longuement avec un concierge féroce, stylé pour la circonstance. Enfin, il a beau se pendre au cordon de la sonnette, la bonne le fait attendre, et il n'est introduit dans la salle à manger qu'à l'instant où le café vient d'être servi.

On voit d'ici le tableau.

* * *

C'est un de ces aimables farceurs qui a voulu jouer un tour semblable au conseil général. Il s'est arrangé pour que celui-ci n'arrivât qu'après le départ, c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait plus personne à recevoir.

C'est le même procédé : encombrement des escaliers, pour parler avec le concierge, représenté dans cette circonstance par M. le secrétaire général Grandval surmonté de son panache, etc.

Bref, le conseil général, qui ne veut pas qu'on le traite « entre la poire et le fromage, » s'est retiré, enveloppé dans sa dignité, un peu frippée par le froissement.

* * *

Comment se fait-il que le préfet, qui est un « finaud, » comme on dit dans son beau pays de Lorraine, n'ait pas encore « débiné le truc » et aperçu la ficelle? Car il n'a rien deviné, puisqu'en ce moment encore il cherche le coupable.

Il faut un coupable, il en faut un absolument.

Je sais bien qu'à défaut d'autre, on dira comme toujours : c'est la faute à Voltaire, ou à l'hydre de l'anarchie, ou au radicalisme, ou à tout ce que l'on voudra.

Pour moi, je pense que cela ne peut pas se passer ainsi.

Puisqu'il faut un coupable, je vais profiter de l'occasion pour exercer une petite vengeance.

Le coupable, je le connais.

C'est ma belle-mère !!!

Si l'on n'en trouve pas d'autre et qu'on lui inflige un blâme, ce sera toujours cela de gagné.

CLIQUE-POSSE



GANDOISES DE LA SEMAINE

La badingueuserie ne pouvait laisser échapper l'occasion que lui offrait la présence du maréchal pour mettre le nez dehors.

Le samedi soir, sur la place des Terreaux, on s'aperçut vite que les protecteurs de l'Empire avaient été lâchés. Leur susceptibilité ayant été éveillée par le chant de la *Marseillaise*, et les drôles se rappelant le joli métier qu'on leur faisait faire du temps de Bonaparte, ils se sont mis à brailler des refrains qui ont toujours le mérite d'épouvanter les imbéciles.

La troupe se composait d'une trentaine de jolis messieurs au veston court et à la culotte collante.

Les chefs se tenaient, dit-on, dans un caboulot voisin.

Le signe de ralliement était un petit bâton blanc.

Au moment où la bande hurlait les refrains en question, l'un des ténors de cette peu honorable compagnie se mit à crier : Avez-vous des bouteilles à vendre ?

Le naturel était revenu.

* * *

Si la nouvelle est vraie, il y aura du potin, et, franchement, cela vaut ça.

Imaginez-vous que des députés de la gauche, bien entendu, ont résolu de faire à la Chambre la proposition la plus insensée, la plus saugrenue qui se puisse imaginer.

Ils veulent demander l'abolition de tous les titres de noblesse.

Non seulement on ne pourrait plus se parer du marquisat gagné dans une alcôve ou ailleurs, mais encore il serait défendu de changer son nom, on serait obligé de s'appeler comme son père. Voilà qui ferait faire une bien jolie grimace à beaucoup de gens.

Il y a quelques jours on me montrait un monsieur

qui a pris un des noms les plus ronflants et les plus longs d'un département voisin; il a une très-belle fortune et porte haut la tête, ainsi qu'il convient à ceux qui dominent.

Eh bien, ce personnage se verrait contraint de reprendre le nom de son grand-père, qui était marchand de vaches.

Vous comprenez bien que cela ne peut pas se passer comme ça. Il n'y aurait plus de société possible, si chacun était contraint de porter le nom de son père, et s'il était défendu de cacher son origine derrière un titre qui représente une terre, un champ ou un village.

Nos députés réfléchiront; ils comprendront que supprimer les titres, c'est détruire une profession, car la plupart de ceux qui les portent en vivent, et que si on ôtait ce gagne-pain à certains hobereaux, ceux-ci seraient obligés de travailler pour vivre, ce qui serait bien dur.

* * *

Parlez-moi de la République de Saint-Marin; voilà un pays de cocagne pour les amateurs de titres. Combien de gens chanteraient volontiers :

C'est là que je voudrais vivre,
Aimer et m'ennoblir.

Moyennant une rétribution honnête et modérée, on peut se procurer un comté, un marquisat ou un duché... sur parchemin.

La République de Saint-Marin expédie des échantillons de nobles créés par elle, sur les principales places de l'Europe. Nous avons de temps en temps le bonheur de posséder un de ses produits les plus remarquables : c'est M. le duc de Bruc, ambassadeur ou ministre plénipotentiaire de ce minuscule Etat près le gouvernement français.

Le duc de Bruc monte en grade tous les ans, le diable sait où il s'arrêtera.

Il n'était que comte, comme M. Ducros, quand il porta dans un carrosse doré et orné de deux heidiques, la croix de chevalier de l'ordre équestre au moins regretté des préfets.

Mais cette fois il s'agissait de décorer le président de la République française, l'ambassadeur s'est fait duc; l'attention était délicate et a dû toucher profondément le duc de Magenta.

Le noble ambassadeur est un malin qui n'a pas laissé échapper une si belle occasion de recommander ses remèdes secrets, car ce diplomate emploie les loisirs que lui laisse son ambassade à faire de la médecine fantaisiste. C'est un des meilleurs clients de la quatrième page des grands journaux.

M. Bienpensant. — L'article concernant le séjour à Lyon du maréchal est terminé. Mais notre correspondant y a ajouté un *post-scriptum*.

M. Ratapoil. — Lisez ce *post-scriptum*.

M. Bienpensant. — « On vient d'afficher le discours prononcé au Palais du Commerce par M. de MacMahon. Le maréchal a parlé du *maintien de la paix et de l'ordre*, ainsi que de la *stabilité du gouvernement actuel*. Il a constaté, dit-il, l'heureuse *entente existant entre les ouvriers et les patrons lyonnais et les liens d'affection* qui les unissent. Enfin, après avoir fait l'éloge de l'industrie lyonnaise, il lui a prêté de nouveaux triomphes à l'occasion de la prochaine Exposition universelle. »

M. Ratapoil. — Nous n'insérerons pas ce passage qui s'accorderait assez mal avec notre article en général... Je cherche une conclusion, un mot de la fin, une phrase à effet.

M. Bienpensant. — Notre correspondant termine ainsi: « Le 8 de ce mois, la fête de la Vierge a été célébrée à Lyon avec la pompe accoutumée. Enfin, le 17, doit avoir lieu à Fourvières une grande manifestation religieuse; on annonce que M. de Mun doit y assister et prononcer un discours. »

M. Ratapoil. — Supprimez également cela — pour aujourd'hui, du moins. Je tiens la phrase finale de notre article sur Lyon. La voici :

« Le maréchal vient de visiter cet antre de la Révolution qui s'appelle Lyon. Il a pu constater les hideux effets produits sur une population par le poison des

doctrines républicaines. Dans ce foyer démagogique, la haine est constante entre les diverses classes de la société et l'animosité de l'ouvrier contre le patron augmente chaque jour. Enfin, l'intolérance radicale opprime les personnes pieuses qui, persécutées sans relâche, ne peuvent plus qu'à grand-peine pratiquer librement leur culte. Pour tout dire, la ville de Lyon, qui était autrefois la grande cité industrielle, n'est plus que la cité de l'anarchie et de l'émeute!! »

Hein! Est-ce assez *tapé* ?

M. Bienpensant. — Admirable!... Mais c'est tout le contraire de ce qu'a dit notre correspondant et de ce qu'a déclaré le maréchal lui-même.

M. Ratapoil. — Qu'importe? Où serait le mérite de dire platement les choses telles que chacun les a pu voir ?

M. Bienpensant. — Cependant... ne craignez-vous pas un communiqué, ou tout au moins une rectification obligée ?

M. Ratapoil. — C'est ce dont je m'inquiète guère. Si nous sommes forcés de faire une rectification, nous la ferons à notre manière... Du reste, l'effet de notre article sera produit et il en restera toujours quelque chose, comme dit Basile.

M. Bienpensant. — Oui... la calomnie...

M. Ratapoil. — ... C'est l'arme la plus sûre. La population lyonnaise est hostile au bonapartisme comme au cléricisme; elle l'a prouvé à chaque élection. Les deux partis, actuellement alliés, doivent donc user de

tous les moyens possibles pour la décrier auprès du pays et du gouvernement.

M. Bienpensant. — Décidément vous êtes un habile homme et vous avez...

M. Ratapoil. — ... Un fier *toupet*... Dites le mot, mon jeune ami; entre nous, il ne saurait me choquer. Le *toupet*, voyez-vous, c'est ce qui fait ma force !

CADET.

NOTA. — Nous n'avons pu nous procurer un numéro de l'*Avant-Garde du parti conservateur* contenant la relation du voyage à Lyon du Président de la République. Mais nous avons sous les yeux — le spectacle est peu ragoûtant — deux journaux du même genre : le *Pays* et le *Gaulois*, qui, tous deux, s'occupent de la même question.

L'article du *Pays*, signé Paul de Cassagnac, est trop ordurier pour que nous en puissions donner ici le moindre extrait. Ce n'est qu'un tissu de grossièretés niées à l'adresse de notre vaillante population lyonnaise.

Dans le *Gaulois*, nous lisons cette phrase monumentale : « La manifestation — nous allions dire *l'émeute de Lyon* — est un coup mortel porté à la chimère de la République conservatrice. »

L'émeute de Lyon ! L'ÉMEUTE DE LYON !!

Faut-il rire? Faut-il se fâcher ?

Allons! il vaut mieux rire, car ces choses-là, si méchantes qu'elles veuillent être, sont plus grotesques que dangereuses.

C.

Tour à tour, et suivant les circonstances, Fontanarose et Talleyrand, le duc de Bruc se livre avec le même succès à la rédaction d'un memorandum sur la question d'Orient, ou à la confection d'un mémoire d'apothicaire. Il confond parfois les deux choses, mais cela n'a pas d'inconvénient : elles sont aussi claires l'une que l'autre.

* * *

Depuis bien longtemps les journaux de Lyon, petits et grands, réclamaient de l'administration la destruction de ce qui restait debout de la fontaine de la place de Lyon.

Le Conseil municipal a voté des fonds pour ce travail; cependant les choses restaient dans le même état: le service de l'architecture et celui de la voirie se sont toujours plu à faire le contraire de ce qu'on leur demande.

Mais, voyez un peu comme l'esprit de courtoisie peut donner de l'imagination aux gens, même à ceux que l'on croit le moins susceptibles d'en avoir.

Afin de n'offusquer point les regards du Président de la République et de sa maison militaire, on a trouvé moyen, non-seulement de cacher les ruines, mais encore de les orner; on les a dissimulées sous les fleurs et la verdure.

On se serait bien gardé de le faire alors qu'il ne s'agissait que de plaire aux Lyonnais, c'est-à-dire à ceux qui paient; mais on s'est hâté le jour où l'on devait avoir à solliciter un sourire du grand dispensateur des faveurs.

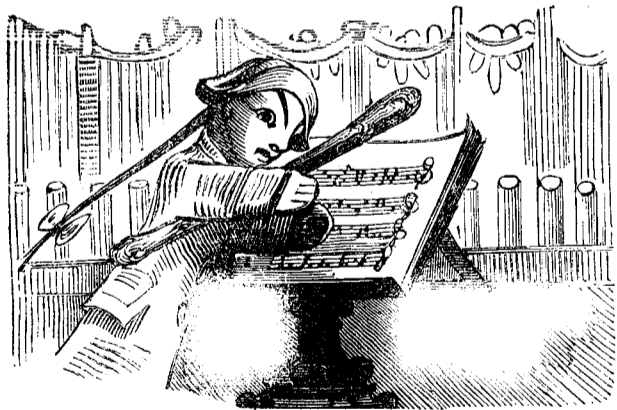
* * *

Il faut convenir que M. Carquillat est un heureux homme. Il ne passe point à Lyon un souverain ou un chef d'Etat qui n'aille lui rendre visite et se faire, comme on dit, tirer en portrait. M. Carquillat, c'est l'illustration de la canuserie, la gloire du métier Jacquard, le peintre à la mécanique de toutes les têtes couronnées, dont il a soigneusement conservé chez lui l'image en soie. La galerie est riche et variée; c'est une collection d'œuvres remarquables qui font le plus honneur à l'industrie lyonnaise.

Chez M. Carquillat, les rois ont succédé aux empereurs, et à ceux-ci ont succédé les présidents de République; il ne s'en est point ému, sa soie brille pour tout le monde. Ses métiers n'ont pas de préjugés; lui-même est éclectique, et chaque fois qu'il ajoute une nouvelle œuvre à sa galerie, on dit qu'il sourit et chante entre ses dents :

Encore un souv'rain de passé!

GNAFRON.



PAROLES ET MUSIQUE

M. Senterre, je vous déclare que je continue de penser que vous êtes un grand homme, et j'ajoute : un homme heureux.

Un autre que vous qui se moquerait du public avec l'aplomb que vous y mettez n'aurait certainement pas la chance de s'en tirer les grègues nettes.

Le bilan de votre direction depuis quinze jours laisse à désirer, vous en conviendrez; et, en tout cas, il n'est pas lourd.

On dit que vous n'aimez guère le grand opéra; je suis assez disposé à le croire, puisque depuis le 1^{er} septembre

on ne l'a chanté qu'une fois. Quand je dis *chanté*, vous comprenez bien que c'est par pure politesse.

En voici une coquette représentation qui laissera de jolis souvenirs tragi-comiques à ceux qui y ont assisté!!

Voyons! Pourquoi refuseriez-vous au public la satisfaction de lui apprendre les raisons qui empêchent de donner de l'opéra et vous obligent à vous rejeter sur ces pauvres *Dragons* et sur les *Mousquetaires*?

Les Lyonnais seraient heureux de savoir ce qui vous a décidé à ne pas faire débiter M. Chopin et M^{me} Depoitier autrement que dans l'opéra-comique.

M. Chopin, c'est vous qui le dites dans votre programme, M. Chopin est seconde basse de grand opéra; M^{me} Depoitier est la première de nos Dugazons, et cependant ni l'un ni l'autre de ces deux artistes n'a abordé un rôle du répertoire.

Nous n'avons entendu M^{me} Depoitier ni dans *Guillaume*, ni dans les *Huguenots*, et cependant elle a fait ses trois débuts, et elle est reçue. Sans discuter le talent de cette dugazon, ce qui arriverait un peu tard, nous pouvons bien lui dire que la façon insolite dont vous lui avez fait faire ses trois débuts pourrait avoir pour elle des conséquences désagréables, ce qui serait injuste, car le coupable, M. Senterre! le coupable, c'est vous. Où donc avez-vous vu que l'on faisait faire le troisième début de la dugazon dans le *Chalet*?

Si j'étais à votre place, éminent directeur, je modérerais mon sans- façon, et je chercherais les moyens de satisfaire un peu mieux aux exigences du public. Au cas où vous ne croiriez pas à mes conseils, adressez-vous à un autre conseiller : le compte des recettes; il vous dira beaucoup de choses en peu de mots; puissiez-vous l'écouter!

M. Chopin a été reçu, c'est pour le mieux; sa voix est jeune, bien timbrée, métallique, un peu rude parfois et pas toujours conduite avec art, mais jusqu'ici M. Chopin est le seul de vos nouveaux pensionnaires pour lequel on ait montré quelque sympathie.

M. Miral a été refusé, il devait bien s'y attendre.

J'ai parié que l'on chantera le grand opéra la semaine prochaine; j'espère que vous me ferez gagner la gaure.

A moins que votre fameux procès ne vous en laisse pas le temps!..

Ah! vous êtes un rude homme, M. Senterre! la presse n'a qu'à bien se tenir, si elle ne veut pas que vous la tombiez. Tous, ou à peu près tous les journaux, ont raconté que vous avez assigné M. Ballay, du *Petit Lyonnais*, et que vous lui demandez la somme modeste de trois cent mille francs de dommages et intérêts, pour prix d'une dépêche qu'il aurait envoyée — ce qui, pour le quart-d'heure, nous paraît peu prouvé et même invraisemblable. Inutile d'ajouter que tout le monde a ri de vos ridicules prétentions, M. Ballay tout le premier. Peste! vous ne vous brossez pas le ventre avec un panier. Pour moins que cela, on ferait faire le tour du monde à une dépêche longue comme le récit de vos victoires théâtrales.

Allons, mettez-y de la douceur, et si M. Ballay marchande un peu, diminuez-lui quelque chose; par exemple 100,000 écus pour commencer; puis payez les frais, et on verra à couvrir le reste par une souscription nationale.

ŒIL-DE-LYNX.

PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE

L'ex-préfet Ducros demandera qu'on lui rende la préfecture du Rhône.

L'ancien dictateur de Lyon basera sa réclamation sur ce fait, qu'hélas! on ne peut nier : que l'on n'a rien changé à ce qu'il a fait, et que sa destitution est une injustice sans cause.

* * *

Il sera répondu à M. Ducros, qu'il en est du gouvernement ainsi que de la farine : la mouture est toujours la même; seulement, et de temps à autre, on change l'étiquette du sac.

PICK-NICK.

LE RETOUR DES RÉSERVISTES

CHANSON

Après vingt-huit jours d'absence
Vous revenez, chers époux,
Et notre joie est immense
De vous revoir près de nous!
Seuls objets de nos tendresses,
Loin de vous nous avons dû
Vivre hélas!... Par nos caresses
Rattrapons le temps perdu!

Puisqu'éternels sont nos amours,
Ces vingt-huit jours...
Ces vingt-huit jours...
Puisqu'éternels sont nos amours,
Ces vingt-huit jours sont courts!

L'honneur conjugal préserve
De tout sort malencontreux
Le soldat de la réserve...
N'ayez nul soupçon fâcheux!
Mais nous comptons que, de même,
Nos maris, de leur côté,
Sachant combien on les aime,
Ont de la fidélité!

Puisqu'éternels sont nos amours,
Ces vingt-huit jours...
Ces vingt-huit jours...
Puisqu'éternels sont nos amours,
Ces vingt-huit jours sont courts!

Puisqu'enfin c'est pour la France
Qu'il vous fallut nous quitter,
Notre amour, pendant l'absence,
Pour vous n'a pu qu'augmenter.
L'époux que chacun honore
Sur nous a plus de pouvoir,
Et l'on s'aime mieux encore
Quand on a fait son devoir.

Puisqu'éternels sont nos amours,
Ces vingt-huit jours...
Ces vingt-huit jours...
Puisqu'éternels sont nos amours,
Ces vingt-huit jours sont courts!

UN GROUPE DE DAMES,
en réponse à la chanson de Guignol.



CORRESPONDANCES

Cricri. — Mon pauvre vieux t'ami nous avions déjà fait le même article. Relique-le dans note papelard.

Q. K. C. — T'esses déjà un vieux gorille. T'as ben juste que le temps d'aller chez Bidet si te veux te faire dompeter et apincher de belles magnières avant de faire ta crevaisson finable. Je te donnerai une lettre d'arcommandation pour le regisseur de la menagerie.

Au retour. — Te vois ben mon gros belin que l'absence ça fait de bien à l'amitié; c'est là seulement qu'on peut faire de mesure pour tout ça qu'on aime. Te pas, quand c'est pas pour la frime, que ça vous remue les boyes? Je l'ai ben vu, va! pace que toi te n'esse pas un cafard.

Je compte ben t'en faire souviendre. En attendant, laisse me te dire que t'esses un peu trop méchant; sans ça faudrait que je te mange en plein.

Ami. — Pour le sûr, mon joli t'ami, on peut pas te faire de tracasserie, à toi, pace que t'as ben un trop bon caractère. Jamais te te fâches, t'as ben raison, va. Faut portant que je tienne ça que je t'ai promis. Te dois dire que je décoonne. Non. Je t'assure que c'est pas de ma faute; on m'a manqué de parole.

Attends encore un peu et laisse me te coquer pour de bon.

Le Gérant, THEULE.